

# ***SALUT DELCANO !***

Delcano 1

Raymond MILÉSI



**ARMADA**



**SALUT DELCANO !**

Du même auteur :

*Extra-muros* (1990)

*Chien bleu couronné* (1991) – (rééd. 2007)

*San-Antonio premier flic de France* (1996)

*Papa, j'ai remonté le temps* (1996) – (rééd. 2004)

*Au royaume des cancre* (2004)

*Les figures de San-Antonio* (2010)

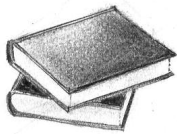
Chez le même éditeur :

Salut Delcano !

Futur sans étoiles

Les pirates du temps

Une première version de *Salut Delcano !*  
a paru en 1996 aux éditions S.E.N.O.  
collection « Les quatre dimensions ».



**Retrouvez-nous sur internet**

[www.editions-armada.com](http://www.editions-armada.com)

Tous nos livres, nos ebooks, nos auteurs

Raymond MILÉSI

# SALUT DELCANO !

*Delcano - 1*



Éditions  
**ARMADA**

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation expresse de l'auteur.

© Raymond MILÉSI & Éditions *ARMADA* 2011  
Couverture : Chandre

ISBN : 979-10-90931-05-3

# 1

## Les charmes de Longuevie

« **B**EAUTÉ BLEUE ! m'exclamé-je : vous êtes exactement le genre de pièce montée que je rêvais d'admirer ici ! »

De toute sa hauteur, l'élégante me gratifie d'un examen express, réussit à me toiser à peu près comme si j'étais une tête de poisson dans le caniveau, puis reprend son déhanchement à bonne allure. Fasciné, je m'installe dans son sillage.

À Wangtzi, tout le monde ou presque a la peau jaune et le geste effacé. Une lointaine origine terrienne asiatique, allez savoir ! Ma géante, elle, a la peau vif azur et l'insolence des femmes de Song. C'est dire si elle ne risque guère de passer inaperçue ! Moi non plus d'ailleurs, avec mon visage pâle et mon mètre quatre-vingts...

Deux bonnes têtes au-dessus des promeneurs, elle entaille la foule chamarrée de ses luxueuses foulées, attentive à esquiver les sébiles des mendiants. Je me frotte les mains : à peine réglé le parking de *Lady Jane*, cette figurante au jeu de jambes hors du commun m'offre sur un plateau la preuve que j'ai eu le nez creux de démarrer mon enquête par Longuevie. À ma connaissance – vaste, merci – les natifs de Song, ceux du peuple

du moins, quittent rarement leur caillou. Sauf s'ils font partie de la suite du Daktar !

Le but de sa croisière ne fait bientôt plus de doute : j'en vois les tours d'angle se découper avec netteté par-dessus les toits. Du coup, je marque une pause, m'interrogeant sur la conduite à adopter. Mauvaise idée, car au même instant une vive douleur à l'arrière du crâne m'arrache à mes calculs. Je trébuche, évitant in extremis de m'éta-ler, ce qui déclenche l'hilarité d'un badaud au sens de l'humour discutable. Je contiens mon envie de lui enfoncer ses dents dans la gorge...

•

Une pomme. J'aurais dû m'en douter. Blanche-Neige et moi, outre un intérêt particulier pour les nains, nous partageons un sentiment d'une grande profondeur : nous ne supportons pas les pommes. Irrités que je les laisse tomber, ces fruits sans humour auraient-ils décidé de se venger et de passer à l'action ? Ils organisent la résistance active, avec mon crâne pour cible.

Je me masse la protubérance, lève les yeux. Rien de spécial en altitude. Il y a bien une fenêtre qui bâille au troisième... Peut-être que le projectile végétal vient de là ? Méprisons. Je vais pour m'emmener plus loin, les nerfs à vif car cet incident m'a fait perdre de vue la divine à la peau turquoise, lorsque la scène recommence, avec le son en prime. Un deuxième fruit contondant déboule



soudain par l'ouverture que je viens de repérer, attestant l'origine du premier.

Cette fois sur le qui-vive, je bondis de côté. Inutile car la nouvelle pomme s'écrase dans un bruit mat à quelques pas de ma personne. Quant au son dont je parlais, il ne s'agit pas de l'impact mais d'un cri surgi des hauteurs, un cri de femme, qu'on peut traduire à vue d'oreille par : « *Oomî !* »

À une lettre près, ça donnait mon doux prénom numéro un dans cet univers. Je déniche sans tarder l'accès de l'immeuble, par lequel je m'engouffre aussitôt. Étrange, mais j'ai dans l'idée que la voix à peine entendue ne m'est pas inconnue... Me voici dans un couloir mal éclairé qui sent l'urine et la graisse froide, effluves du peuple laborieux qui se remplit et qui se vide. Un escalier se propose, je l'adopte. Les marches branlent à plaisir mais il en faut plus pour me dissuader. Je me tape les trois étages, trop curieux d'apprendre quel est le farceur qui épuise son compotier en mon honneur !

•

Dès le palier, ce qui me tarabuste, c'est l'odeur, les odeurs plutôt. La joue collée contre le battant, je discerne un premier parfum puissant et discret, privilège des dames de la haute ! Je frappe histoire de me dédouaner, puis je tourne la poignée sans trop y croire. Pleine de bonne volonté, la porte s'écarte. C'est là que, pour changer de fruit, je prends en pleine poire l'autre odeur.

Très reconnaissable celle-là : le fumet doux-reux, fade et dégueulasse du sang chaud... Je risque deux pas, l'œil fureteur. La fenêtre est restée largement ouverte, relevée sur son axe pour être exact. Je m'avance jusqu'à l'appui, me penche un bref instant. En bas, le morceau de pomme écrabouillé tient toujours le haut du pavé. Un quidam pressé et déguisé en Arlequin qui discutaille en jouant des bras avec son voisin pose justement le pied dessus : il se paie une glissade d'envergure et pousse un juron que je me refuse à transcrire. Je me marre une seconde en regagnant l'ombre du local. C'est bref, mais j'en ai besoin.

Sur une table basse trône le panier à fruits, à portée de main de la locataire qui me les a offerts à sa manière. Juste au-dessus de la belle endormie, une série de huit coupes à vin en verre ou en cristal, curieusement dissymétriques, s'aligne avec un soin méticuleux sur une étagère, chacune dans son box aux parois rembourrées d'une mousse épaisse ; deux niches sont orphelines. Je me demande ce qu'on peut boire de si précieux dans ces gobelets !

De son fauteuil, la jeune femme a dû enregistrer mon reflet dans le miroir en biais formé par la baie vitrée, ce qui l'a conduit à tenter de m'avertir. Exercice difficile du fait qu'elle est ligotée serré à son siège, même si elle a réussi à se libérer le bras gauche. À force de me bombarder, peut-être

serait-elle parvenue à ses fins si elle n'avait jugé bon d'accompagner sa tentative de la voix. Sûrement ce qui a causé sa perte. Enfin, moi, c'est dans ce style que je vois le scénario. *Quelqu'un* devait se trouver en compagnie de la lanceuse, à regarder ailleurs peut-être. L'appel aura été de trop.

J'oubliais de mentionner que la dame en question vient d'avoir la gorge tranchée de part en part d'un maître coup de rasoir. Son sang se déverse en glougloutant sur sa robe largement échancrée et dégouline jusqu'au plancher où une vilaine flaque est en train de prendre ses aises. Je m'efforce de ne pas y coller mes semelles. Un détail me chiffonne : si le mystérieux *quelqu'un* s'était sauvé d'ici, je l'aurais vu sortir en bas ou rencontré dans l'escalier, non ? Le troisième, c'est le terminus de ce clapier.

Triple idiot ! Alors seulement je remarque une autre porte, de la même couleur que le mur, mais tout de même ! Vous parlez d'un enquêteur ! Je sors mon laserjet, retiens mon souffle et me glisse contre la paroi, afin d'atteindre de biais l'ouverture si discrète. À force de tendre l'oreille, je finis par percevoir au-delà du cadre une espèce d'embryon de gémissement. Répétitif. Un temps d'arrêt : l'option la plus raisonnable serait de laisser tomber l'expédition et de m'emmener du côté d'ailleurs, mais comme souvent je choisis le parti inverse. La nature !

Je shoote un superbe coup franc dans le battant, qui gicle « tambour lui-même » et, dans la foulée, me précipite dans la chambre attenante, l'arme haute.

Range ton épée Bayard ! L'occupant des lieux n'a pas les dents longues. Je le surprends recroquevillé sur un lit de dimensions imposantes où il ronfle avec conviction, en émettant çà et là entre les lèvres un petit cri avorté. L'arme remisee dans une poche de mon blouson, je marche sur l'alité : il est maigre, plus que maigre, fagoté dans cette espèce de pyjama de cérémonie qui fait florès dans le quartier, les cheveux noirs, abondants et luisants, taillés au cordeau, le teint glauque et maladif, la bouille tellement hideuse qu'elle en paraît artificielle. Le bas du corps enfoui sous une couverture à la propreté douteuse, il exhale un drôle d'arôme qui me rappelle celui des vénérables bibliothèques ou des parquets cirés chez moi, quand les mères se tapaient encore ce genre de corvée.

Pour l'heure, la corvée, c'est de réveiller le bel endormi. Il présente sur la tempe une bosse de première catégorie qui ne lui a pas été livrée par un moustique, je vous le garantis. C'est peut-être suite à ce traitement de faveur qu'il a contracté la – comment dire ? – *bleuisse* (je ne peux pas parler de jaunisse dans un coin où les types ont l'éclat du citron au naturel), sous l'effet de la trouille ou de la douleur. Ou des deux.

Un lavabo décoré par d'élégantes traînées calcaires agrémenté la misère du local. J'y puise un godet d'eau que je vais gentiment lui flanquer dans la figure. Thérapie couronnée de succès. Le gisant bosselé se redresse, bat des paupières, m'avise, se recule aussitôt de dix centimètres – soit le maximum – et commence à claquer des dents. Je me décide à ouvrir les débats sur le mode plaisant :

— Salut la compagnie ! Bien dormi ? Un peu frais pour la saison, non ?

— ...

Pas réveillé. Pourtant mon implant-trado est branché et le sien également : la façon dont il roule les yeux m'apprend qu'il a reçu mon message. Une solide baffe adulte constitue un remède souverain en pareil cas : je lève la main pour donner suite, mais le maigrichon me fait signe de surseoir. Voilà qu'il se tapote le visage d'une manche puis s'empare d'un miroir à main posé sur une tablette à sa portée, jugeant prioritaire d'examiner ses traits avec soin. Un maniaque sans doute. En tout cas, il a l'air satisfait de ses observations. J'aurais pu lui confirmer que son hématome ne l'a pas rendu plus moche : la chose me paraît impossible.

Il finit par reposer l'ustensile et, d'un geste frioleux, ramène la couverture plus haut, sur sa poitrine.

— Qui êtes-vous ?

Bravo, il parle ! Sans barguigner davantage, je le rejoins et lui colle enfin la bonne et grande baffe qui me démangeait et que toute sa personne réclamait avec insistance. Lui je ne saurais l'affirmer, mais à moi ça me fait du bien ! Le scrupuleux à la triste figure encaisse et s'appuie au bois de lit.

— Reprenons, dis-je. Les rôles sont les suivants : les questions c'est moi ; toi, tu réponds ! Pas d'objections ?

Signe de la tête, marquant une approbation sans joie.

— Tu t'appelles comment, si je ne suis pas indiscret ?

— Goda Lon.

— Il n'y a pas de sot métier. La fille à côté, c'est bien Luana la Puta si je ne m'abuse ?

Il branle le chef en signe d'assentiment universel.

— C'est toi qui lui as fait ça ?

— Qui lui a fait « quoi » ?

Logique, s'il dit la vérité... Vu que la porte est restée ouverte, je l'empoigne par le col et lui tourne la tête de cent quatre vingt degrés, en direction de la pièce voisine où il y a spectacle. Effet garanti : le camarade affolé claque des dents, se dilue sous ma main, se penche de côté et vomit tout ce qu'il peut. Je le regarde s'essuyer les lèvres avec un coin de sa couverture et domine ma répulsion.

— On dirait que tu as raté le meilleur, l'ami ! Ne prétends pas que tu n'as rien vu, rien entendu : à côté de moi, Saint Thomas était le pape de la naïveté.

Le pauvre bougre gémit plutôt qu'il ne parle, crachotant des reliefs de repas après chaque bout de phrase. Franchement, il fait pitié.

— Ils étaient deux... Ils se sont jetés sur nous...

— Admettons. Où étiez-vous à ce moment-là ?

— Ici, au lit. Ils disaient à Luana « Tu parleras ! Tu parleras ! » Elle, elle jouait celle qui ne comprenait rien, mais j'ai l'impression qu'elle savait ce qu'ils lui voulaient. Moi, il y en a un qui m'a saisi par le cou, et il m'a cogné la tête contre le mur... Voyez : là !

En effet, il y a une trace de sang.

— À quoi ressemblaient-ils, tes deux athlètes ?

Ses yeux s'égarèrent sur une image intérieure, brumeuse à souhait. Il me présente ses mains, paumes en l'air en signe d'ignorance, ce qui me permet de constater qu'il a les doigts ridiculement fins : on dirait deux bouquets de frites. Pas gâté. Entre nous, elle hébergeait un drôle de paroissien, la Luana ! Pendant que j'y pense, qui était-il pour elle ? Je le lui demande.

— On vivait ensemble depuis quelque temps. On s'entendait bien...

Vu les activités de sa dulcinée, il ne devait pas manquer de concurrence.

— Te fatigue pas avec ton roman rose : tu prenais ton tour comme tout le monde, je suppose... ?

Il baisse en même temps la tête et le coin des lèvres. Diagnostic : un frustré, un adepte du renoncement. Que je pense ceci ou cela, il n'en a rien à foutre, opinion qui se lit sur ses traits. Dans un sens... Je reviens à la charge :

— Pour tes deux agresseurs, je voulais dire : est-ce qu'ils sont du coin ? De la planète Longuevie ?

— Forcément. D'où voudriez-vous qu'ils viennent ?

À mon tour d'observer une minute de silence. Peut-être que c'est un brave type au fond. On vient de lui saigner sa duchesse à deux pas. Avec un gnon en Technicolor sur le crâne pour faire bonne mesure. Il y a des après-midi où rien ne va... Un détail qui me revient soudain me coupe l'attendrissement sous les pieds.

— Je n'ai croisé personne en montant ! Est-ce que tu te ficherais de moi par hasard ?

— Il y a une sortie qui donne sur la cour, derrière l'escalier. Peut-être que...

Vu. Trop tard pour lancer la chasse. Laissons le citoyen blême à ses tourments et à son lit maculé qu'il ne donne pas mine de vouloir désertier, bien que j'aie le vague sentiment qu'il s'est payé ma fiole avec son air « Moi qui héberge toute la misère du monde !... » Après tout, je ne suis pas là



pour me taper le boulot des archers du coin ! Retour au salon.

La fille n'est pas belle à contempler, je vous l'annonce, maintenant que les neuf dixièmes de son sang l'ont quittée. Machinalement, je redresse sa main gauche qui pendouille par-dessus l'accoudoir. Dans le mouvement, je remarque un objet brillant qu'elle tient serré très fort entre ses doigts et qui avait échappé à mon examen tout à l'heure. Ma répulsion en sommeil, je récupère une étrange sphère plus ou moins transparente, que je lève à hauteur de mes yeux et...

Une espèce de gorille jaillit soudain qui brandit sous mon nez un véritable canon avec une ouverture plus large qu'un tunnel. Avant que j'aie le temps de battre un cil, *BRAOUM !* il me fait exploser la poitrine dans un hurlement d'enfer. Je hurle à mon tour en semant mes abattis tel un geyser dans tous les coins. Tiens, j'avise au large mon ami Goda Lon qui pousse la sollicitude jusqu'à se dresser sur un coude... Je me dis alors que s'il m'est donné d'évaluer son profil de belle, c'est que je suis toujours en vie, n'est-ce pas ? De sa couche, le maigrelet se permet de m'adresser un sourire méprisant, ce qui achève de me remettre sur pied.

Compris : il s'agit d'une de ces saletés d'holomessages avec scénario interactif, qui se met en action dès qu'on y touche. J'attends la suite : elle

ne tarde pas. Un visage idéal pour guérir le hoquet prend forme à mi-hauteur devant moi, pratiquement entre les seins de la morte, ce qui constitue un tableau des plus jouissifs. Le visage s'anime, perd sa façade avenante, et ses lèvres virtuelles prononcent, en détachant bien les syllabes des fois que je sois dur d'oreille après le traitement subi :

*« Ceci est un avertissement. Nous connaissons votre réputation de fouineur patenté, Lomi Jon Delcano. Cette petite boule ne contenait qu'un explosif factice. S'il avait été réel, vous ne seriez plus de ce monde. Ni d'aucun autre. Ne nous faites pas regretter notre bienveillance : ce genre de faveur n'a qu'un temps. Passez votre chemin et n'hésitez pas à rapporter à vos employeurs que tout va pour le mieux sur Longuevie. Bonne route loin d'ici, Delcano ! »*

Je m'ébroue. J'ai déjà reçu des mises en garde, mais celle-là mérite trois étoiles au guide ! Goda Lon me fixe du fond de ses orbites et de sa chambre comme s'il attendait que je m'écroule en pièces détachées.

— Hors de ma vue ! lui crié-je.

Le mal bâti doit réaliser que j'ai les nerfs à vif car il tend le bras et repousse la porte, m'épargnant le spectacle de sa navrante personne. Avant que le battant n'achève de le masquer, il me jette toutefois un sale regard de vicieux qui n'a pas eu sa vacherie quotidienne à accomplir.

J'exécute ma ronde d'adieu autour de la morte, façon vautour. Un peu de sang goutte encore de son horrible blessure. Et puis bon, n'ayant pas que ça sur le feu, je me retire. Que le décharné d'à côté aille finir sa sieste où bon lui semble ! Le couloir et ses remugles m'ont l'air plus doux qu'une glace à la vanille après la symphonie putride que je viens de récolter dans les narines. Dix secondes et me voilà qui débouche sur le trottoir, brûlant d'un désir de savoir aussi vif qu'auparavant. *Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?*

Encore heureux que Shimro ne traîne pas dans les parages ! Car c'est bien en sa compagnie que je l'avais rencontrée voici quelques mois, la superbe prostituée. Si ma mémoire est bonne, elle revenait d'une virée à l'extérieur de Wangtzi. Cuisse légère, bouche suave et voix cristalline. Et la dernière fois qu'elle s'en est servie, de sa voix, c'est pour m'appeler il y a une dizaine de minutes, car elle m'avait reconnu, c'est sûr ! Que diable avait-elle à m'apprendre la pauvre gamine ? Peut-être espérait-elle seulement que j'allais la délivrer de ses tortionnaires ? Sur ce plan, c'est raté.

Et ça ne me dit pas ce qu'ils lui voulaient, les virtuoses du coupe-chou.